

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Lettres
à Henri Mondor

ÉDITION ÉTABLIE,
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR CÉCILE LEBLANC

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT, *roman* (« Folio », n° 28 ; « Folio Plus », n° 17. Avec un dossier réalisé par Philippe Destruel ; « Folio Plus classiques », n° 60. Dossier et notes réalisés par Stéfán Ferrari suivi d'une lecture d'image par Agnès Verlet).

L'ÉGLISE, *théâtre*.

MORT À CRÉDIT, *roman* (« Folio », n° 1692).

SEMMELWEIS 1818-1865 (« L'Imaginaire », n° 406. Textes réunis par Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard. Préface inédite de Philippe Sollers).

GUIGNOL'S BAND, *roman*.

LE PONT DE LONDRES (GUIGNOL'S BAND, II), *roman*.
Préface de Robert Poulet.

GUIGNOL'S BAND I - GUIGNOL'S BAND II (Le Pont de Londres). (« Folio », n° 2112, Édition révisée en un volume).

CASSE-PIPE *suivi de* CARNET DU CUIRASSIER DES-TOUCHES, *roman* (« Folio », n° 666).

FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS, I, *roman*.

NORMANCE (FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS, II), *roman*.

FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS (« Folio », n° 2737. Nouvelle édition en un volume de *Féerie pour une autre fois* et de *Normance*. Préface d'Henri Godard).

ENTRETIENS AVEC LE PROFESSEUR Y (« Folio », n° 2786).

D'UN CHÂTEAU L'AUTRE, *roman* (« Folio », n° 776).

Suite des œuvres de Louis-Ferdinand Céline en fin de volume

LETTRES À HENRI MONDOR

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

LETTRES
À HENRI MONDOR

*Édition établie,
présentée et annotée
par Cécile Leblanc*

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

Introduction

UN PARRAIN ILLUSTRE ET BIENVEILLANT¹

On ne connaissait, des lettres de Céline à Henri Mondor, que quelques fragments cités par Mondor lui-même dans l'avant-propos qu'il rédigea à la fin de 1959 ou au tout début de 1960 pour présenter *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit* dans la Bibliothèque de la Pléiade. La correspondance que l'écrivain lui a adressée, retrouvée dans le fonds Henri Mondor de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, permet d'avoir une vue beaucoup plus précise de ce que furent les rapports entre les deux hommes pendant une dizaine d'années. Du procès de 1950 au début de 1961, Céline a envoyé à Mondor une quarantaine de lettres au sujet de sa réinstallation en France, de son retour partiel à la pratique médicale et de la construction de sa légende en vue de son entrée dans la Pléiade.

1. Voir la lettre de Céline à Mondor en date du 4 juin 1959.

Cette relation n'allait pas de soi. La toute première mention de Mondor dans la correspondance de Céline connue à ce jour date de 1947 et sonne comme un défi aux écrivains de tous bords : « et merde pour Mondor et Aragon¹ ». Le chirurgien est alors, comme l'auteur des *Communistes*, membre du Comité national des écrivains qui, en 1944, a publié une liste noire des hommes de lettres collaborateurs sur laquelle figure le nom de Céline. En 1948 encore, Céline n'hésite pas, quand l'occasion se présente, à tourner en dérision la carrière de mandarin de Mondor, par exemple en écrivant à Jean Paulhan, à propos de l'avocat Maurice Garçon : « C'est un fat de la race Mondor... Des bêtes académiques comme on est faisant ou pintade². » Mais les choses ne vont pas tarder à changer.

Un premier contact a sans doute été établi au début de février 1950. Céline, qui recherche alors des appuis dans le milieu médical, annonce le 4 février à son avocat Thorvald Mikkelsen³ : « Je

1. Lettre du 3 mars 1947 à Marie Canavaggia ; Céline, *Lettres*, Bibl. de la Pléiade, p. 857.

2. Lettre du 27 juillet 1948 ; *Lettres à la NRF*, Gallimard, 1991, p. 68.

3. *Semmelweis et autres écrits médicaux*, Gallimard, « Cahiers Céline », n° 3, 1977, p. 225.

viens de faire une nouvelle recrue – un défenseur très ardent – le chirurgien juif français illustre Mondor¹ – de l'Académie française – je lui demande de se mettre en rapport avec Naud². » Le 19 février, Mondor envoie au président de la Cour de Justice chargée de juger l'écrivain une lettre chaleureuse mais accompagnée d'un plaidoyer prudent dans lequel il use des arguments qu'il reprendra désormais systématiquement à propos de l'écrivain : il a tout ignoré de l'attitude de Céline pendant l'Occupation (ce qui est étrange pour un membre du C.N.É.), il insiste sur l'héroïsme du prévenu lors de la Première Guerre mondiale et surtout sur « l'influence universelle » de son œuvre. Il invite, comme le feront beaucoup de soutiens de Céline, à dissocier l'écrivain majeur de l'homme qui a « déraillé ». Contrairement à ce qu'il a affirmé ensuite, c'est bien en passionné de littérature et non en médecin défendant un confrère, ou même en humaniste, qu'il réagit d'abord, même si la lettre adressée à

1. Mondor est né à Saint-Cernin (Cantal), dans une famille sans ascendance juive mais qu'une rumeur lancée sous l'Occupation accusait d'avoir adopté le nom d'une montagne d'Auvergne pour se « franciser ».

2. Albert Naud est l'un des avocats de Céline, progressivement évincé au profit de Jean-Louis Tixier-Vignancour.

Albert Naud le même jour évoque un simple « mouvement du cœur » de sa part¹.

Les échanges à proprement parler débutent le 7 mars 1950 avec les remerciements que Céline envoie de Copenhague à Henri Mondor pour le soutien que le chirurgien, sans le connaître personnellement ni correspondre avec lui, dit-il, est prêt à lui témoigner. Ce soutien ne semble cependant pas inconditionnel. Quand Pierre Monnier demande à Mondor un texte destiné à présenter *La Vie et l'Œuvre de Semmelweis*, qu'il souhaite rééditer, le chirurgien décline l'offre : « je ne vais pas pouvoir vous promettre cette préface : non pas certes à cause des menaces que m'a valu ma première intervention. Simplement parce que je tiens à rester sur un plan d'affectueuse sollicitude et de réelle confraternité² ». Une correspondance conjuguant sujets médicaux et littéraires s'engage pourtant entre Céline et Mondor. Respectueuses, flatteuses et complaisantes, les lettres qu'écrivit le romancier à la fin de son exil

1. Les lettres de Mondor au président de la Cour et à M^e Albert Naud sont ici publiées en annexe, p. 127 et 130.

2. Lettre de mai 1950 ; Pierre Monnier, *Ferdinand furieux. Avec 313 lettres de Louis-Ferdinand Céline à Pierre Monnier*, L'Âge d'Homme, 2009, p. 139. Le projet n'aura pas de suite ; Céline fera reparaître *Semmelweis* chez Gallimard en 1952.

danois sont un plaidoyer pour obtenir son retour en France et sa réintégration dans le monde des Lettres. Elles constituent à ses yeux un outil essentiel pour orchestrer sa défense, maintenir un lien avec Paris et déployer un plaidoyer *pro domo*. Le pamphlétaire isolé et rejeté s'érige en victime pour émouvoir son interlocuteur. Et s'il faut à Céline, comme le remarque Henri Godard, « les circonstances particulières d'un exil¹ » pour s'épancher, il saura aussi se raconter longuement depuis son refuge de Meudon, lorsqu'il s'agira de dicter à son correspondant les éléments qui nourriront les textes destinés à présenter son œuvre, ou de dresser, quelques mois avant sa mort, un bilan ironique et émouvant de sa vie : « Je me vois en somme : un clinicien raté, un poète raté, un musicien raté... ce n'est pas si mal² !... »

Contraint d'utiliser l'entregent du grand chirurgien, Céline force souvent le trait pour mieux décrire avec un lyrisme burlesque sa condition d'exilé pour-

1. Préface aux *Lettres* de Céline, p. xx.

2. Lettre du 12 janvier 1960. — Il ne semble pas que les deux hommes se soient jamais rencontrés, Mondor trop occupé sans doute pour aller à Meudon et Céline se risquant rarement à Paris : « J'ai vu Gallimard 10 minutes en 2 ans. Le Dr Camus 10 minutes en 2 ans. Mondor, jamais », affirme-t-il à Albert Paraz le 21 juin 1953 (*Lettres à Albert Paraz. 1947-1957*, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2009, p. 440-441).

suivi par les « Furies ». De *L’Affaire Céline. L’école d’un cadavre*¹ au portrait paru dans le « Dictionnaire des contemporains » de Jean Galtier-Boissière², la presse de l’époque dénonce avec force ses prises de position et son antisémitisme. Mis au ban, il endosse le rôle du persécuté, adopte des postures et imagine ainsi pour son correspondant une vaste « tapisserie » allégorique : « Le Grand Savant, couvert de Gloire, repêchant du gibet le minable pustuleux poëtasseeux confrère³ ! » Il se décrira plus tard en mendiant aveugle à la porte de l’Académie où siège Mondor⁴. L’amplification oratoire qui situe dans le grotesque les relations entre les deux hommes permet à Céline d’échapper à la banalité des flagorneries. De plus, ce lyrisme donne à Mondor, fût-ce dans la dérision, le rôle d’intermédiaire entre science et littérature auquel il aspire : face à lui, un écrivain, de ceux qui le fascinent, car c’est bien en écrivain que Céline se présente, signant, au début de leur relation, de son pseudonyme, alors que les missives suivantes, écrites de France à celui qui est devenu un « cher ami », seront

1. Documents publiés par le Comité d’action de la résistance sous la direction de Maurice Vanino, 1950.

2. « L’Apocalypse de la vidange », *Le Crapouillot*, n° 8, 1950.

3. Lettre du 16 avril 1950.

4. Lettre du 21 janvier 1960.

pour la plupart paraphées « Destouches » et rédigées sur du papier à ordonnances – signe d’une renaissance pour celui qui excipe abondamment de son appartenance à la « Faculté de médecine de Paris » sur papier à en-tête ou à l’aide d’un tampon, parfois au recto et au verso des feuillets.

Au fil des années, après le retour de Céline en France, la relation se fait plus intime, les missives plus brèves et plus prosaïques aussi, l’« illustre ami » semblant surtout destiné à faciliter des demandes ou à ouvrir bien des portes à l’écrivain « maudit ».

À partir de 1954 en effet, la correspondance, très abondante, est motivée par les nombreux services que le chirurgien rend au romancier – qu’il s’agisse de l’inscrire à l’ordre des médecins et de lui obtenir une retraite, ou d’intéresser à son œuvre différents journalistes –, mais surtout par le travail de critique littéraire que l’écrivain « singulièrement ragaillard¹ » réclame de son interlocuteur. On y voit un Céline avide de reconnaissance, compétiteur pour le prix des écrivains-médecins ou du « roman du demi-siècle », récompenses décernées par des jurys où siège le professeur. Un Céline, surtout, désireux de voir son œuvre publiée dans la Pléiade et n’hésitant pas à uti-

1. Lettre du 4 juin 1954.

liser à cette fin, à un moment où la nécessité des cautions morales est primordiale, le poids intellectuel et l'autorité de Mondor, grand officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie de chirurgie, de l'Académie nationale de médecine et de l'Académie française où il fut élu en 1946 au fauteuil de Paul Valéry. En 1957, Mondor acceptera de présenter *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit* dans la célèbre collection. Le chirurgien est alors érigé en « parrain illustre et bienveillant » d'une consécration à laquelle Céline aspirait dès 1951, qui doit lui permettre d'accéder à ce qu'il considère comme un aboutissement, une revanche, et qui assure, surtout, la survie de son œuvre grâce à une publication susceptible de la garantir contre tous les oublis, toutes les tentatives de manipulation ou d'effacement. Pendant de longs mois, Céline va harceler Mondor pour obtenir de lui un avant-propos, puis pour lui demander de faire pression sur Gaston Gallimard afin de hâter la sortie du volume. Son travail pour la Pléiade achevé, et sans doute un peu lassé par les récriminations de l'écrivain, Mondor lui conseillera : « ne vous refusez pas à la bonne humeur, maintenant que vous voici en grande liste¹ » !

1. Céline, *Lettres à la NRF*, p. 499.

L'échange prend fin quelques mois avant la mort de Céline, en 1961, alors que celui-ci attend toujours la parution de ses deux premiers romans dans la Pléiade. Entre l'attente du retour en France et celle de la consécration, quarante et une lettres témoignent donc de la façon dont « l'Alceste des Lettres contemporaines¹ » a utilisé la notoriété du chirurgien.

Né en 1885 à Saint-Cernin dans le Cantal, Henri Mondor, élève très doué d'une famille assez modeste – il est fils d'instituteur –, connaît une fulgurante ascension sociale : invité à choisir entre des études de médecine et l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, il opte pour les premières sans jamais renoncer à sa passion pour la littérature². Interne des hôpi-

1. L'expression est de Jean Galtier-Boissière dans *Le Petit Crapouillot* en avril 1951 : il s'agit de sa critique de *Scandale aux Abysses*.

2. Mondor avoue dans un *Questionnaire* dactylographié retrouvé dans ses archives : « Je suis sûr, au lieu de contentement béat, d'avoir gardé, dans un coin de l'esprit, le regret de n'avoir pas été élève de l'École Normale Supérieure [...] Un jeune homme qui aurait été à Normale et qui ferait ensuite quatre ans d'Internat des hôpitaux de l'Assistance Publique de Paris, pourrait espérer avoir poussé assez loin une forte préparation du cerveau et une efficace éducation de la pitié » (BLJD, fonds Mondor).

taux en 1908, médaille d'or de chirurgie en 1912, il découvre dans la salle de garde de Bichat la toute jeune *NRF*. Membre de l'Académie de chirurgie dès 1926, têt chef de service, il est par ailleurs l'auteur d'un nombre considérable de biographies d'écrivains, recherchant, accumulant, publiant, souvent chez Gallimard, les documents, lettres, journaux qu'il peut collecter, sur Mallarmé principalement, mais aussi sur Verlaine, Valéry, Rimbaud, Barrès et Claudel, sans compter des biographies de savants comme Leriche, Pasteur, Dupuytren, ainsi que, aux Éditions Frangance, en 1949, une synthèse, *Anatomistes et chirurgiens*, que Céline appréciait et qu'il lisait à Copenhague. Il est enfin directeur de collection chez Masson pour les ouvrages de médecine et chez Gallimard pour la collection « Vocations », sur laquelle nous reviendrons. Membre de nombreuses assemblées tant littéraires que médicales, il préside, par exemple, à la création du *Bulletin de la société des amis de Marcel Proust et de Combray* dont il signe l'avant-propos du numéro 1 en 1950. Il entre au Comité de lecture de la Comédie-Française en 1955, et fait alterner en permanence son activité de médecin et son intérêt pour les arts. Il est, en outre, un habile dessinateur, illustrateur de Paul Valéry « avec un acharnement qui ne veut pas s'écarter des formes

les plus consacrées¹ », et un grand collectionneur de peinture avec « quelque chose de l'amoureux et du chasseur² ». Dans son appartement de la rue Jouffroy, Odilon Redon, Corot, Constantin Guys et Camille Claudel voisinent avec Monticelli, Modigliani, Manet ou Pissarro³. André Salmon disait à son propos, en 1941, qu'il était un « chirurgien avec l'âme d'un poète⁴ », et Nimier écrit à Céline le 28 janvier 1960 : « Reconnaissons à Mondor cette qualité, étrange chez un critique littéraire, de bien aimer la littérature⁵. » Le professeur Jean Delay le trouvera « déconcertant » : « Un écrivain du même nom que le chirurgien habitait le même homme, mais ils vivaient séparés⁶. »

Mondor a souvent été sollicité pour aider des écrivains et des artistes en difficulté. Il encourage le peintre Dunoyer de Segonzac, hospitalisé à Beaujon en 1927, à continuer à dessiner – ce dernier laissera

1. Sylvain Blondin, « Éloge de Henri Mondor », *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, 1962, p. 435.

2. André Salmon, *Le Petit Parisien*, 4 avril 1941.

3. Cette collection se trouve désormais au musée d'Art et d'Archéologie d'Aurillac.

4. *Le Petit Parisien*, 4 avril 1941.

5. Céline, *Lettres à la NRF*, p. 501.

6. Jean Delay, « Déconcertant Mondor », *Le Figaro littéraire*, 3 novembre 1962.

d'ailleurs un portrait de *Mondor opérant*. Il est venu au secours de Jean Genet, emprisonné en 1943 et qui lui écrit le 15 février dans l'espoir d'obtenir par son intermédiaire « un peu de repos et [l]es soins indispensables¹ ». Mondor est intervenu pour Genet, comme il le fera pour Céline, grâce à ses nombreuses relations et connaissances dans tous les milieux pendant la guerre – il a notamment été en correspondance avec Abel Bonnard –, mais aussi, à la Libération, au sein du C.N.É., où il fréquente en particulier Jean Paulhan. Ses qualités de compassion sont unanimement reconnues. Dans « Figures de “Grands Patrons” », le journal *Candide* rapporte dès 1932 : « Il est peut-être moins l'ami des temps heureux que l'ami des mauvais jours. Il sait être le confident précieux qui écoute, console, conseille. On le dit très habile, très malin. Il est surtout compréhensif, ce qui n'est pas la même chose². » À la fin de sa carrière, René Char lui demandera d'aider Georges Bataille, ce à quoi Mondor s'emploiera immédiatement.

1. Lettre inédite à Henri Mondor, BLJD, fonds Mondor. – Interné en 1943, Genet fut libéré en 1944 en partie grâce à l'intervention de Mondor.

2. *Candide*, 21 janvier 1932.

C'est donc à cet « homme - trait d'union¹ », chirurgien lettré, mandarin reconnu, respecté et aimé, que Céline s'adresse pour tenter de reprendre contact avec le milieu médical et littéraire français. Pendant un peu plus de dix ans, Mondor lui servira d'intermédiaire et de caution.

En apparence, tout oppose les deux hommes, physiquement et moralement : Henri Mondor est un « petit homme vif, affable, d'une extraordinaire jeunesse et qui séduisait avec ses paroles, ses sourires, ses yeux surtout, attentifs, scrutateurs, mi-tendres, mi-malicieux² », ainsi qu'un impénitent optimiste, bon vivant, chaleureux, « désinvolte, volontiers frivole³ », le « type même du praticien d'humeur allègre » avec « une bonne tête d'épicurien malicieux⁴ ». On ne saurait en dire autant de l'auteur de *Voyage au bout de la nuit...* Mais Mondor et Céline ont en commun le métier de médecin, la passion de la littérature, et sans doute aussi des entrées dans les milieux de droite ou d'extrême droite.

1. Albert Donzenac, « Henri Mondor, honnête homme », *Carrefour*, 11 avril 1962, p. 22.

2. *Le Monde*, 8-9 avril 1962, p. 16.

3. Jean Delay, « Déconcertant Mondor ».

4. Albert Donzenac, « Henri Mondor, honnête homme », p. 22.

En septembre 1954, alors qu'*Aspects de la France* (le journal qui a succédé à *L'Action française*) vient de lui consacrer un article favorable (et fortement teinté d'antisémitisme : « Nous n'avons ni commencé ni fini d'admirer Céline le jour où il s'est lancé dans les pamphlets antisémites, dont une démesure assez juive venait gâter tant de pages admirables¹ »), l'écrivain est enclin à penser qu'il doit ce texte à l'entremise de Mondor. Il reste que c'est sur le terrain de la médecine que la complicité entre les deux hommes est la plus évidente. Pour Céline, Mondor était « de la partie ». Dans le foisonnement des lettres de l'exil, celles qu'il lui destine se distinguent par cette complicité médicale qu'il a eu peu l'occasion de manifester et à laquelle il tient beaucoup. C'est le plus souvent au chirurgien qu'il s'adresse, donnant des précisions sur les problèmes postopératoires de sa femme à Copenhague, évoquant les travaux scientifiques auxquels il rêve encore, et c'est immédiatement à Mondor qu'il songe quand il apprend que sa fille doit être opérée d'un kyste, si l'on en croit Monnier².

1. Michel Vivier, « Louis-Ferdinand Céline, une grande gueule du xx^e siècle », *Aspects de la France*, 27 août 1954.

2. Voir *Ferdinand furieux*, p. 181.

LETTRES À MILTON HINDUS. 1947-1949. Édition de Jean-Paul Louis. (« Les Cahiers de la NRF », Série Céline, n ° 11).

Au Mercure de France

PROGRÈS, *théâtre*.

Aux Éditions Futuropolis

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT. *Illustrations de Tardi.*

CASSE-PIPE *suivi de* CARNET DU CUIRASSIER DESTOUCHÉ. *Illustrations de Tardi.*

MORT À CRÉDIT. *Illustrations de Tardi.*



Lettres à Henri Mondor Louis-Ferdinand Céline

Cette édition électronique du livre
Lettres à Henri Mondor de Louis-Ferdinand Céline
a été réalisée le 29 novembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136575 - Numéro d'édition : 238782).

Code Sodis : N51587 - ISBN : 9782072463440
Numéro d'édition : 238784.